

Le plus haut mépris de la poésie ou La collusion de l'art et du pouvoir marchand

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 40, Number 163, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3012ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (1996). Le plus haut mépris de la poésie ou : la collusion de l'art et du pouvoir marchand. *Vie des arts*, 40(163), 14–15.

tous les ordres de la culture, et, en premier lieu, pour assurer son renouveau. Et il serait absurde de vouloir imputer aux Picasso, Kandinsky, Duchamp, Klee et autres, un quelconque mépris des traditions et des techniques artistiques de quelque époque ou culture que ce soit, comme si ce mépris avait quelque chose d'essentiel pour affirmer leur génie propre. Sauf à ne rien connaître de l'Histoire de l'art. Sauf à ne rien vouloir connaître de l'Histoire de la pensée esthétique. Bref,

pris pour avoir cru préférable de bannir, fort civilement, mais enfin de bannir, les poètes de sa Cité.

Ainsi cette désignation « figurative » plaquée en bloc sur des siècles d'expression amalgamés ensemble n'a en définitive aucun sens. Comme si l'art pariétal était figuratif ! Comme si Michel-Ange, Greco ou Lautrec s'étaient rendus complices et coupables de « représentations figuratives » ! Y-a-t-il encore quelqu'un pour affirmer cela ? En fait, dans son

LE PLUS HAUT MÉPRIS

DE LA

POÉSIE

OU : LA COLLUSION DE L'ART ET DU POUVOIR MARCHAND

«...le XX^{ème} siècle n'est pas le siècle de l'abstraction ou de la formalisation, comme on le suppose, mais au contraire le siècle de la revendication subjective la plus effrénée. La parenthèse de l'abstraction n'est qu'un maniérisme passager.»

Jean Clair

(entretien avec Régis Debray, juin 1995).

■
Sera-t-il jamais possible d'en finir une bonne fois avec la fausse querelle des Anciens et des Modernes du XX^{ème} siècle ? Utilisons un raccourci : il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'art figuratif. Ni d'art abstrait. Il y a l'art, et il y a le discours sur l'art. Ainsi, la désignation « art figuratif » n'est-elle qu'une fiction conceptuelle, inventée en son temps par les tenants d'une nouvelle forme de symbolisation, l'abstraction, pour éliminer *visu militari*, si j'ose dire, ses prédécesseurs. Manœuvre purement stratégique destinée à permettre aux uns de prendre la place des autres. Prise de pouvoir œdipienne d'une génération montante qui prend en main les leviers de décision qu'on tarde à lui confier dans

il ne s'agit que d'une réforme ; c'est-à-dire de la remise d'une forme sur une forme et rien de plus. C'est l'allure de l'art. C'est la même allure partout dans la culture.

Bien sûr, on peut discuter la réduction de l'abstraction à un « maniérisme passager », comme le fait Jean Clair (je laisse cette discussion à ceux qu'elle intéresse), mais il faut relever avec lui le constat que l'art ne cesse de poursuivre de siècle en siècle cette « revendication de subjectivité », qui est une quête d'identité doublée d'une recherche de sens, ne s'incarnant corps et œuvres que dans des vies singulières. Jamais dans des groupes. Or si une « société des cœurs » est pensable, quoique passablement utopique, une société d'artistes apparaît aussitôt irréaliste. Platon, déjà, l'avait assez bien com-

genre, cette désignation est tout à fait comparable à celle de « réalisme » dont on taxe, en histoire des sciences, non pas l'aristotélisme, mais l'aristotélisme des adversaires de Galilée ; ce qui est tout à fait autre chose. Cela revient à dire qu'en art, « figuratif » ne désigne à aucun degré une forme générale de représentation du réel, mais uniquement le réalisme obtus des adversaires du cubisme, de l'abstraction puis, un peu plus tard, du surréalisme et enfin du Bauhaus. Ainsi, affirmer que ce qui n'est pas abstrait est figuratif est d'un ordre, purement tactique, pousser l'amalgame plus loin par de pseudo-syllogismes en est d'un autre. Comme lorsqu'on entend des propos du genre : ce qui est moderne et contemporain est seul valablement artistique donc ce qui ne l'est pas est sans valeur. Ce qui est contemporain ne peut être qu'abstrait ou analytique donc ce qui ne l'est pas n'est pas contemporain. Et ainsi de suite... De la même manière on entend certains économistes affirmer : la loi c'est le marché, le service public est hors du marché donc le service public est hors-la-loi. Beaux syllogismes en vérité ! Dès lors, de conquêtes de territoires symboliques en discrédits jetés sur toute forme décrétée irrecevable, la liberté d'expression finit par se réduire à une action créa-

trice de plus en plus restreinte, celle de quelques esprits libres, penseurs et artistes isolés de tous et, à la fin, isolés entre eux.

Croit-on le procédé nouveau? Éternel retour, au contraire, dans le jeu des générations. A-t-on oublié le rejet de Cézanne ou l'isolement de Vinci? En art comme ailleurs le jeu est ancien en effet, et il a été pratiqué de tout temps. Pourtant, il n'est pas systématique. C'est là le point. Il y a des époques de haute culture où les écoles apprennent à se combattre sans s'éliminer. Ce sont les Siècles d'Or. Tandis qu'il y en a d'autres, barbares, sauvages, violentes, primaires, où la hargne et la soif de pouvoir des uns écrasent tellement les autres que plus rien ne peut sortir de bon, rien de nouveau, rien de séminal. Pas d'œuvres fortes, pas d'artistes qui dépassent le commun. Et la grisaille dans laquelle s'achève au XX^{ème} siècle la longue période d'après-guerre pourrait bien déboucher sur l'une de ces époques sans œuvre et sans artiste; une époque de violence gratuite, insipide, et sans la moindre originalité. Pire, une époque sans poésie! Et plus sinistre encore, une époque dont le cynisme dégénère au point d'entretenir le mépris de la poésie! À gauche comme à droite.

Cubisme, Abstraction, Surréalisme, Bauhaus... Les grands courants datent d'avant-guerre, et les grands noms aussi, hélas! Ma génération paraît incapable de se décider à entrer dans l'Histoire de l'art. Toute son intelligence semble aller à la science et sa créativité à la technique. Rien à l'art. Comme si la pensée esthétique, de plus en plus abâtardie par les préoccupations mercantiles, et toujours embourbée cinquante ans plus tard dans un formalisme de bric-à-brac herméneutic-linguistique, n'arrivait pas à dégager une sensibilité neuve. Une sensibilité poétique propre à initialer un avenir inédit, et non à ressasser stérilement de serviles emprunts aux années d'avant-guerre. Ou encore, à défaut d'Esthétique, à se paraphraser de «clin d'œil» dans le miroir de l'Histoire de l'art. L'ennui étant que les périodes de petite noirceur, comme celle que nous sommes en train de vivre, peuvent se prolonger sinon indéfiniment du moins assez longtemps pour atteindre à une grande noirceur, s'étalant alors sur plusieurs générations. La recette restant toujours la même: dictat des idées, monopoles des ressources littéralement centrifugées autour d'une poignée de dé-

cideurs liés par les mêmes intérêts. Ces intérêts? Eux aussi, toujours à peu près les mêmes: assujettir l'aspect vital du pouvoir de symbolisation que représentent les arts dans la culture, pour aboutir à une culture du pouvoir qui puisse rendre le politique quasi invincible. Le programme n'est pas nouveau. Il est aussi vieux que le pouvoir. Et l'on voit que la mercantilisation d'un art dit «international» et la visée néo-libérale de mondialisation du marché sont en train de former, sous nos yeux, un tel amalgame. Or une telle «culture du pouvoir marchand» sera bientôt en mesure de fournir à ce dernier les symboles dont il a besoin: la justification de ses actions, des crédits de signification et donc, finalement, une valeur morale propre à le rendre aussi invincible c'est-à-dire aussi aliénant que possible.

Tant mieux si je me trompe, si j'exagère ou si ayant excessivement dramatisé les choses, je me trouvais, comme je l'espère encore naïvement, en amont de cette dangereuse collusion de l'art et de la volonté de culture du pouvoir marchand. Mais il est également possible que les choses soient encore plus avancées que je ne me suis permis de le supposer. Après tout, la «cyber-infocratie» a commencé son règne. On vient de s'acheter la science; on peut bien s'acheter l'art...! Ce sera un peu plus cher, un peu plus long, un peu plus difficile sans doute, impossible même, je l'espère, compte tenu de l'extrême ambiguïté et de l'immense capacité d'autonomie des artistes eux-mêmes, mais enfin, à ceux pour qui tout s'achète et tout se vend, l'art ne représente au fond qu'un problème de mise en marché. C'est tout.

Or ce «C'est tout» — là contient toute l'inconscience des uns, le plus grand nombre, et tout le mépris des autres. Le mépris de la poésie. Le mépris de la «poïésis», de la créativité; qui peut faire de chacun de nous l'auteur, et non le consommateur, de sa vie avec les autres. En aparté il existe un autre: «C'est tout», il s'agit du titre du dernier ouvrage de Marguerite Duras. Un livre qui contient tous ses livres. Et qui vient couronner son œuvre. Parce que justement, c'est un livre de poésie...

Dans les faits, donc, l'Histoire nous enseigne que l'expérience artistique n'a cessé de se faire et de se défaire tout au long des siècles selon l'influence des pouvoirs politiques ou religieux en place.

Préoccupé essentiellement par l'impact de la dimension sociale de l'art, le pouvoir politique s'est en fait borné à deux attitudes. La première, négative, consistant à censurer et à réprimer toute forme symbolique jugée opposée ou dissidente. La seconde, pseudo positive, veillant à n'encourager et à ne promouvoir que l'expression jugée favorable au pouvoir en place. L'action du pouvoir religieux, elle, touche au contraire au caractère individuel de la production artistique et, par le fait même, touche à la pensée esthétique, qu'elle a longtemps prétendu régenter. C'est là, toujours actuellement, le caractère négatif de son influence. Quant à son caractère positif, il réside tout entier dans l'exigence du sublime. Celui-ci constituant le véritable précurseur de la «nécessité intérieure» dont se réclame infailliblement tout artiste véritable en atteignant sa maturité. C'est-à-dire en atteignant sa dimension de *personne*.

Or que propose le nouveau pouvoir, le pouvoir marchand (qui prétend être à la fois apolitique et areligieux)? Une seule chose, très simple: faire de chaque créateur potentiel, chacun d'entre nous, un consommateur standard. Autrement dit, en termes clairs, dévaloriser complètement l'éducation poétique du développement de l'autonomie et de la créativité, avec toute l'ambiguïté et la richesse humaine qu'elle comporte, pour lui substituer un esprit de dépendance (au sens que l'on donne à ce mot quand on parle de drogue) lié à une certitude de consommateur satisfait. Mais satisfait par un assujettissement de principe à l'indiscutable loi du marché... et donc du marché de l'art. Autonomie et esprit critique, sensibilité et créativité, tous les attributs de la *personne* se trouveront irrésistiblement dévalorisés puis rejetés en même temps que s'effacera peu à peu la figure même de l'artiste. Sa personnalité. Nous n'en sommes pas là, c'est vrai, mais nous n'en sommes pas loin. Car déjà, là où nous sommes, jamais encore on n'avait osé nous signifier un si haut mépris de la poésie. Jamais en effet, on n'avait encore osé pousser le cynisme aussi loin en nous servant, à nos frais, un refus d'avenir personnel aussi net. Jamais, depuis l'abolition de l'esclavage. □

Jacques-Bernard Roumanes